

Ciné-



Dans ce numéro :

LA PAROLE EST AU PUBLIC

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 69 - 18 Décembre 1942



Gaby Morlay a fait, dans *L'Arlésienne* qui va poursuivre sa carrière au Gaumont-Palace, une création qui la place au tout premier rang des grandes tragédies de l'écran.



assurer que tout un monde d'anguilles hantait les fossés du château.

Malgré les dénégations du metteur en scène, elle refusa énergiquement de prendre le bain forcé que lui imposait son rôle.

Comme la scène ne pouvait être supprimée, on dut faire appel à une championne de natation, Mlle Rancio, pour la doubler. Et celle-ci, revêtue de la toilette de Suzy Carrier, une toilette de mariée, se noya à sa place.

Cette comédie du suicide faillit d'ailleurs tourner assez mal, malgré l'absence totale d'anguilles; car la jeune nageuse, accoutumée à revêtir pour ses compétitions un costume évidemment plus pratique, s'empêtra dans ses voiles et sa traîne longue de trois mètres et dut être repêchée par quatre vigoureux machinistes.

Profondément humiliée, elle a tiré cette conclusion de son aventure qu'une robe d'épousée ne vaut pas un costume de bain pour les ébats nautiques...

Bien sûr, mais ne lui était-il pas difficile aussi de se marier dans le simple appareil des modernes naïades.

POUR AVOIR CRU A UNE HISTOIRE D'ANGUILLE, SUZY CARRIER A CONTRAINT UNE CHAMPIONNE A SE SUICIDER A SA PLACE

SUZY CARRIER, que Pierre Blanchard nous révélera bientôt dans son film *Secrets*, est la plus crédible des vedettes. Sans doute ne croit-elle plus ni au loup-garou ni au père Noël mais les histoires racontées à la fin des repas l'impressionnent encore.

Tout récemment, lors d'un déjeuner, un de ses voisins de table, sachant qu'elle devait se suicider pour les besoins du scénario dans les douves du domaine provençal de Servannes où ont été tournés les extérieurs du film, trouva drôle pour l'effrayer de lui



Chez Maxim's UN ANCIEN CLIENT DEVIENT CHASSEUR...

Maurice Salabert ne fait pas de cinéma pour gagner de l'argent, comme beaucoup, ni pour épater les petits copains. S'il a tourné en un an et demi dans plus de vingt-quatre films, c'est qu'il a la passion du cinéma.

Elle est si profondément ancrée en lui qu'il a abandonné pour la satisfaire une situation lucrative. Il a d'abord été boxeur, puis il est devenu boursier. Comme boursier, on peut dire qu'il a jonglé avec les billets de mille. Il menait grande vie et on le reconnaissait parmi les habitués de chez Maxim's.

Le cinéma lui a fait perdre d'un coup son standing. Après avoir été agent cycliste dans *l'Assassin habite au 21*, filé dans *Dernier atout*, géolier dans *Monte-Cristo*, l'unique interprète non marseillais de *Mistral*, il est tombé au rang de chasseur de chez Maxim's dans *Jeunes filles dans la nuit*. L'ancien client du Maxim's connaissait bien son rôle... Il avait été à bonne école. Ce fut en donnant des pourboires qu'il apprit à les recevoir...



LE COMMISSAIRE MAIGRET CHANGE D'IDENTITÉ mais conserve sa pipe

GORGES SIMENON vient de publier un nouvel ouvrage: *Maigret revient*, dans lequel, au cours de trois récits réapparaît le fameux commissaire.

A l'écran aussi, « *Maigret revient* ». Mais il va changer de type. Pierre Renoir créa le personnage dans *le Chien jaune* et *la Nuit du carrefour*. Il l'abandonne aujourd'hui, et c'est Albert Préjean qui reprend le rôle dans *Picpus*, actuellement réalisé par la « Continental-Films ».

Maigret gagnera au change de la sveltesse et de l'entrain, mais il gardera sa pipe, sans quoi il ne serait plus Maigret!...



(Photos Continental-Films.)

Aviez-vous remarqué?

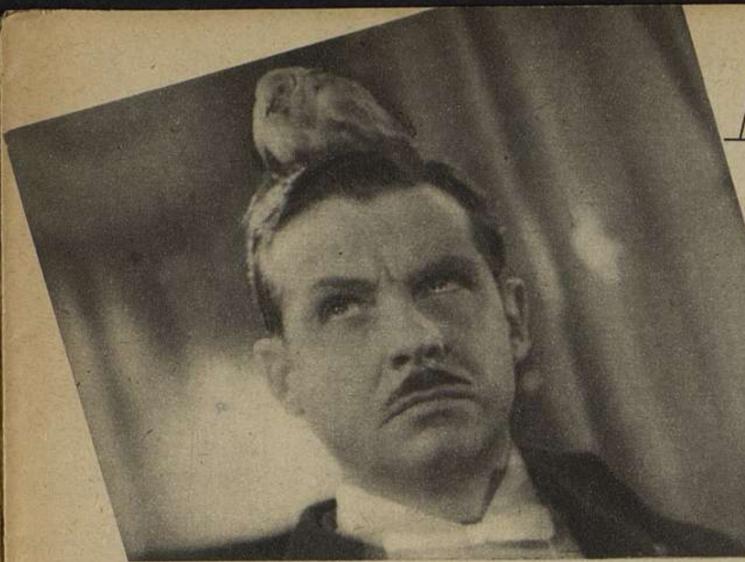
par J. Lemoigne

machen leute (*L'habit fait le moine*) de Kautner, l'admirable enchaînement des scènes où Heinz Rühmann, prenant au sérieux son titre de Comte usurpé, distribue l'argent à pleines poignées. Tous ces enchaînements ressortissent du même procédé, qui consiste à terminer une scène par exemple sur le gros plan d'une fleur dans un vase du boudoir de l'héroïne et à commencer la scène suivante par un plan de fleur cadrée de la même manière, mais portée à la boutonnière par le héros et dans un autre décor.

Vous aviez remarqué dans *les Inconnus dans la Maison*, de Henri Decoin, l'astuce qui consistait à faire connaître certaines scènes muettes par une voix anonyme et gouailleuse (au fait, est-ce bien celle de Pierre Fresnay?), astuce qui avait déjà été employée avec succès par Sacha Guitry dans *le Roman d'un tricheur*. Mais aviez-vous remarqué le procédé qui a permis, sans que vous vous en aperceviez, de donner plus de violence encore à l'inoubliable plaidoyer de Raimu, aux Assises? Par deux fois, la caméra, dans un mouvement excessivement lent et presque imperceptible, s'approche de Raimu jusqu'à le cadrer d'assez près. C'est ainsi que l'importance accordée au rôle de Raimu augmente inconsciemment dans l'esprit du spectateur dans la même mesure que l'importance de la place qu'il tient sur la surface de l'écran augmente insensiblement.

Nous pourrions ainsi énumérer encore d'autres « ficelles » du métier, destinées à augmenter l'intérêt que le spectateur prend au spectacle. Le dernier film de Marcel L'Herbier, *La Nuit Fantastique*, regorge d'effets cinématographiques tels que les convives en deuil du « banquet de nos jeunes mortes » qui parlent à l'envers; Fernand Gravey, ivre, qui voit et qui entend double; Grandval, aveugle, qui évoque la silhouette de ses interlocuteurs, comme des bélinogrammes non retouchés, le revolver de l'illusionniste qui laisse échapper un bouquet de fleurs quand on presse sur la détente, et d'autres encore.

C'est pour vous que les cinéastes ont conçu ces effets, pour votre plaisir. Ne les privez pas de la joie qu'ils ont de les savoir appréciés et compris. Car le public est pour une grande part responsable de l'abâtissement du cinéma, puisqu'il paraît boudier les efforts faits par certains pour lui garder sa pureté et le préserver d'être abâtardi par le théâtre. C'est au lecteur de « *Ciné-Mondial* » de donner tort à ceux qui prétendent que le public est idiot et que « tout ça est encore bien bon pour lui », en réclamant aux cinéastes du vrai cinéma, et des films de la classe de ceux que nous avons cités ici.



DANS l'ombre de la salle, l'écran s'anime, parle, vit. Assis dans votre fauteuil, vous suivez les péripéties de l'histoire qui vous amuse ou vous émeut. Quand la lumière relient, vous estimez machinalement, par une brève récapitulation, la valeur respective des divers éléments constituant le film et auxquels vous devez votre plus ou moins grande satisfaction. Le scénario était intelligent, l'intrigue habile et logiquement menée, les décors sobres et évocateurs, les comédiens exactement dans la peau de leurs personnages, le réalisateur ingénieux et maître de son art, l'opérateur talentueux en éclairages moelleux et le monteur astucieux. (Je parle ici évidemment d'un film qui n'existe pas, car de telles occurrences ne se sont encore jamais rencontrées ensemble dans une même production.) Vous avez passé une bonne soirée; vous estimez en avoir eu « pour votre argent ». Votre plaisir a été complet...

Complet, dites-vous? En êtes-vous bien sûr?

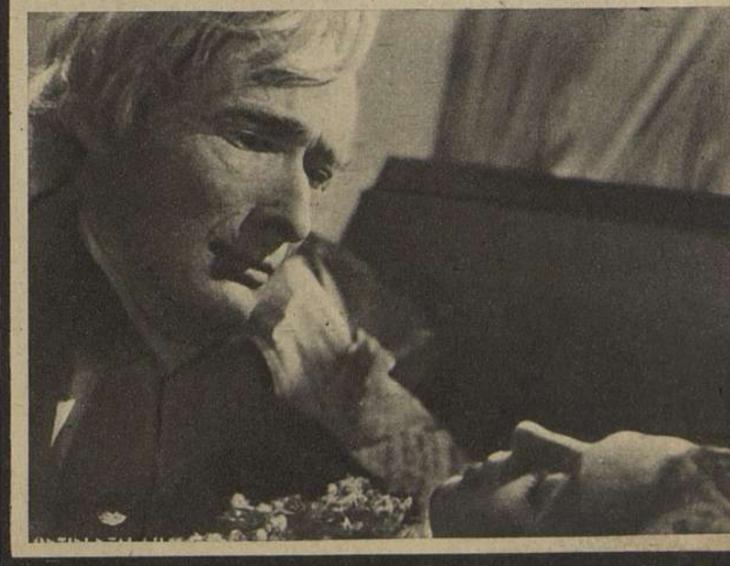
Ne vous êtes-vous pas privé de joies précieuses en ne regardant l'écran que d'un œil nonchalant ou simplement mal averti des astuces de la mise en film? Ce travail complexe, énorme, coûteux, auquel deux ou trois cents personnes ont participé, à des titres divers, pendant deux ou trois mois, êtes-vous bien certain que les soins qu'ont coûtés son élaboration, sa préparation, son tournage, son montage, ont toujours reçu de vous l'accueil qu'ils méritaient. En un mot, tous les efforts déployés par le réalisateur et son équipe pour que ses images éveillent en vous des émotions plus complètes, ont-ils trouvé chez vous l'écho espéré?

Avez-vous remarqué ces mille et une astuces qui donnent au langage du film sa pureté de style et sa personnalité, et qui font du cinéma un art en soi, totalement différent des autres arts, et surtout du théâtre, dont il est l'antithèse? En vous privant du plaisir de les sentir ou de les comprendre, vous avez perdu ou négligé une des joies les plus pures que le cinéma puisse donner à ses admirateurs.

Par exemple, aviez-vous remarqué dans *l'Assassinat du Père Noël*, de Christian-Jaque, un des films de style cinématographique le plus pur qu'il nous ait été donné de voir depuis deux ans le petit truc suivant: vous vous souvenez de cette ronde éfrénée menée par les clients de l'auberge autour de Renée Faure, en robe de fête. Dans ce vertigineux morceau de montage, la musique et le bruit vont crescendo, le rythme s'accélère jusqu'au vertige. On est pris malgré soi par cette gaité un peu cruelle. Renée Faure est devenue le personnage central de l'action. On a déjà inconsciemment oublié le Père Noël quand la porte de l'auberge s'ouvre: les deux enfants entrent et disent quelque chose que les spectateurs, de même que les héros du film, entendent mais ne comprennent pas. Ce n'est que lorsque Le Vigan a imposé silence à la foule de l'auberge que l'un des gamins répète: « On a tué le Père Noël! » ce que le spectateur, lui, sait déjà.

Or, sans cette astuce, le spectateur se serait trouvé en dehors de l'action du film. En effet, les clients de l'auberge, dès l'entrée des deux enfants, avaient réalisé qu'il avait dû se passer quelque chose. Certains avaient même probablement compris, malgré le bruit, la phrase prononcée. Mais une gaité comme celle-là ne s'arrête pas brusquement, un rythme aussi déchaîné ne se rompt pas d'un seul coup. Et les deux enfants auraient pu attendre vainement qu'on les remarque, s'ils étaient entrés sans rien dire, sans dire cette petite phrase qu'inconsciemment les héros du film et les spectateurs avaient déjà comprise la première fois: « On a tué le Père Noël! »

Dans *la Symphonie Fantastique*, du même Christian-Jaque, aviez-vous remarqué l'ingénieuse transition qui, par un lent mouvement sur les pages de musique que Renée Saint-Cyr mourante a renversées dans sa chute, nous montre successivement quelques titres d'œuvres de Berlioz jusqu'à celui du « *Requiem* », dont l'exécution termine le film. C'est un procédé infiniment élégant et dont les exemples sont de plus en plus rares dans le cinéma 1942. Pourtant, aviez-vous remarqué dans *Kleider*



(Photos Continental-Films.)



2 hommes et 7 étudiants ont créé...



LES COULISSES DU NOUVEAU CLUB



"Fluet" se plaît plus à la cantine...



...qu'à la salle d'études avec les autres...



Gaby Andreu et Furet font cuire la soupe.

A QUI la première? s'écrie Yves Furet du haut de la rambarde de l'escalier. Henri Vidal attrape sur la tête la bombe à eau préparée par Furet. — Tu vas me le payer! s'écrie Vidal qui monte quatre à quatre les marches. Une bande de jeunes, tous âgés de 18 à 25 ans, entoure Berthomieu. Pour Jean-Louis Barrault, ce film lui rappelle des souvenirs: c'est dans *Hélène* qu'il eut la joie de créer un personnage vivant dans ce milieu turbulent des études, et aussi d'y rencontrer sa lemme: Madeleine Renaud. Car, qui connaît la vie de Jean-Louis Barrault sait par quels cruels moments il a passé. Vidal, qui fut étudiant lui aussi, nous parle de ce film qui lui rappelle un passé si proche: « Des jeunes gens qui ne peuvent continuer leurs études ont décidé de former un club, celui de la « Vache enragée ». La nuit, après avoir bien « ruginé » — vous voyez, on se souvient de l'argot de bahut — ils vont faire un métier honorable. L'un est chasseur dans

un théâtre, celle-ci ouvreuse dans un cinéma, cet autre débardeur, aux Halles, enfin tous ont une occupation qui leur permet d'apporter quelque argent à la caisse de l'Association. La cagnotte sert à acheter les livres dont ils ont besoin; elle aidera à créer une cantine et à porter secours à de plus déshérités. Mais nous avons une autre idée... — Nous avons eu l'idée de prêter notre concours à toute personne qui organiserait un gala au profit des étudiants pauvres, dit Fluet. Nous avons pensé que « Ciné-Mondial » et ses lecteurs ne resteraient pas insensibles à ce projet et que d'ici peu nous pourrions le réaliser grâce à eux. C'est ainsi que dans un avenir prochain, un film de jeunes nous prouvera que la solidarité n'est pas un vain mot et que des acteurs ayant réalisé leurs ambitions se souviennent avec tendresse de leurs débuts studieux et difficiles, et pensent à ceux, moins favorisés, que la vie n'a pas favorisés.

Jack FORS.

(Ph. N. de Morgoli.)

"FAMINE-CLUB"



...au public

"LE VOILE BLEU"

Le monsieur grave et décoré. — Quel film émouvant!...
Le monsieur grognon, qui a entendu. — ...Depuis *La porteuse de pain*, jamais les malheurs d'une femme n'ont eu un pareil effet lacrymogène.
Une jeune fille à lunettes. — C'est beau comme une histoire d'amour!...
Le monsieur grognon, qui écoute toujours. — ...C'était facile, avec un sujet pareil, de faire vibrer à outrance la corde sensible!
Le journaliste curieux. — Mais vous, monsieur... n'avez-vous pas été ému?
Le monsieur grognon. — Si!

"SANG VIENNOIS"

Une jeune fille style 1942. — Evidemment, cela n'est pas très « zazou », mais la musique est bien jolie.
Son frère, style 1942. — Oui, et Maria Holst et Willy Frisch forment un couple très sex-appeal!
Leur maman, qui en est restée au style 1900. — Ce film m'a rappelé ma jeunesse... c'est bien agréable!... Pour un peu, je valserais, moi aussi!
Un jeune garçon, qui aime le cinéma. — ...Le montage du bal est excellent... les décors et les costumes sont construits avec goût, stylisant la somptuosité de cette joyeuse époque du « Congrès s'amuse »!
Son camarade de classe. — Ah!... en tout cas, Théo Linget et Hans Moser m'ont bien fait rigoler.



Vu par Nick de Morgoli.

"PATRICIA"

Une jeune fille qui n'a pas de parapluie. — Quel temps!... Pour un peu, j'aurais le cafard... surtout après avoir vu le soleil et les beaux extérieurs de *Patricia*.
Son amie modiste (cela se voit au manque de chapeau). — Tu la trouves bien, toi?
La jeune femme, etc... — Qui?
Son amie, etc. — Patricia!... Louise Carletti!... Jamais je l'ai vue aussi mauvaise... et aussi mal habillée!
La jeune femme. — Par contre, pour une fois, tous les enfants sont très bien, surtout le petit Fabien et la petite Chantal, tu sais, celle qui ressemble à ma nièce!...

"LES VISITEURS DU SOIR"

Un étudiant en droit. — C'est une très jolie histoire d'amour, mais Dieu qu'elle est longue.
Sa douce fiancée. — Les histoires d'amour doivent toujours être longues; ce sont les films qui ne doivent pas l'être... ou du moins en donner l'impression!
Un monsieur enthousiaste et en chapeau. — C'est un chef-d'œuvre! Dialogue, interprètes, décors, photo, tout est parfait. Jules Berry est inouï et Arletty magnifique, c'est l'âme moyenne en deux heures de projection.
Un monsieur sage. — ...Mais il y manque une qualité...
Le monsieur enthousiaste. — Quoi donc?
Le monsieur sage. — D'être public!
...Ne faut-il pas, en l'occurrence, conclure de cette manière:
« Tant pis pour le public! »



Quel temps affreux, surtout après avoir vu les beaux extérieurs de "Patricia"!



On retrouve l'atmosphère somptueuse et gale du "Congrès s'amuse"...



C'est beau comme une histoire d'amour...
Les 4 spectateurs dont le visage est entouré d'un cercle blanc ont donné la meilleure critique. Ils peuvent dès aujourd'hui venir chercher à nos bureaux la somme de

Carola Höhn apporte au personnage de Béatrice son beau et pathétique visage.



Beatrice

Un film d'action Cenci

AUX temps brillants de la gloire de Florence, alors que la Renaissance a jeté sur les villes la profusion de ses palais et de ses richesses et mis au cœur des hommes une fièvre de jouissances, un noble, le comte Cenci, frappé d'exil, se retire avec sa famille dans un vieux château des Abruzzes... A la vie joyeuse de la Cour succède la solitude montagnarde. Le caractère cruel du comte ne trouvant plus d'autres victimes va s'en prendre à sa femme, Lucrece, à sa fille, la douce Béatrice... Et bientôt la vie devient intenable! Une seule pensée aide la jeune fille à supporter son existence. Elle a laissé à la ville un ami cher, le peintre Olympe Calvetti, tout dévoué à sa belle... Voici le point de départ du nouveau film de Guido Brignone: **Beatrice Cenci**. Réalisateur international, puisqu'il a travaillé non seulement en Italie, mais en Allemagne et en France pendant plusieurs années, Guido Brignone a le secret de ces évocations du passé. Il sait les animer et faire revivre, mieux qu'aucun autre, ces personnages conduits par des passions violentes, des sentiments élémentaires.

Béatrice, l'héroïne du film, est incarnée par Carola Höhn. Elle a mis dans ce personnage de légende le charme de son visage au regard clair.

Béatrice fera alors le geste qui doit la délivrer d'une sujétion odieuse. Elle appelle au château le jeune peintre qui l'adore. Olympe accourt pour l'enlever en déjouant la féroce surveillance du père. Le lendemain, le cadavre de Cenci est retrouvé dans les douves du château. L'hypothèse d'un suicide est bientôt écartée. Le crime est évident. Qui en est coupable?

Ainsi, **Beatrice Cenci**, beau film d'époque qui mettra sous les yeux des spectateurs la vie fastueuse du XVI^e siècle dans l'Italie centrale, ajoute bientôt à son intérêt spectaculaire le pathétique d'une intrigue policière. La famille Cenci tout entière est traduite en cour de Rome. Les soupçons pèsent tour à tour sur chacun de ses membres; les uns et les autres avaient intérêt à voir disparaître le comte. Mais lequel d'entre eux a fait le geste libérateur?

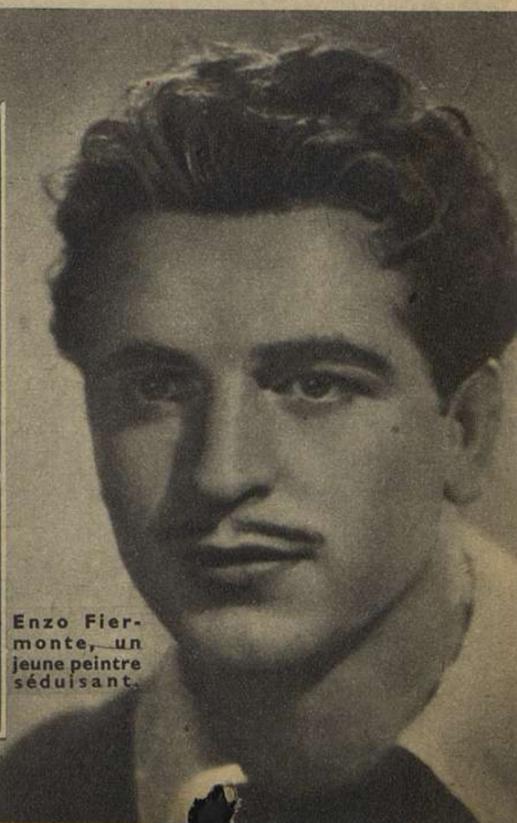
Les acteurs qui animent cette fresque sont: Carola Höhn déjà citée, Jules Donadio, Oswald Valenti, Tina Lattanzi et Enzo Fiermonte, le jeune peintre amoureux.

Pierre ALAIN.



Béatrice est conduite en prison sous une sinistre escorte.

(Photos Francinex.)



Enzo Fiermonte, un jeune peintre séduisant.



Gilles et Anne (Alain Cuny et Marie Déa) auprès de la fontaine aux souvenirs.



LES FILMS de cette semaine

par Didier DAIX.

LES VISITEURS DU SOIR

C'est sans doute le plus beau film actuel, le plus considérable aussi, comme l'indique la publicité; le plus important qu'on ait réalisé depuis la guerre, mais ce n'est pas le plus réussi. Non, Marcel Carné, vous avez plus de talent que ça.

Le scénario de Jacques Prévert est inspiré d'une vieille légende qui affirme que ceux qui ont mal aimé appartiennent au diable. Là-dessus, l'auteur a brodé une histoire un peu laborieuse, assez inconsistante et qui tourne en rond à la recherche d'une issue. S'il l'a située au moyen âge, c'est que ce fut une époque où le diable ne dédaignait pas de venir traiter ses affaires sur place et discuter avec ses clients éventuels.

Ce diable, puisque diable il y a, apparaît comme un diable d'opérette, un diable très parisien. C'est en tout cas un drôle de diable. Qu'il se fasse rouler par une jeune fille amoureuse, cela peut s'admettre à la rigueur, puisque le film s'exerce à démontrer que l'amour est plus fort que le diable. Mais qu'il discute le coup avec elle, qu'il la supplie, c'est un peu plus étonnant.

— Ah! non. Vous n'allez pas me faire ça à moi, dit-il. C'est impossible. Ce ne serait pas chic.

C'est à peine outré. Il y a une réplique de ce genre dans la scène où la jeune Anne apprend au diable qu'elle lui a menti. Comme si on pouvait mentir au diable!

C'est d'ailleurs une des particularités des différents personnages du film de se modifier selon les besoins de ce scénario qui n'en sort pas et si le diable a plus ou moins de puissance, plus ou moins d'influence, selon que l'exige ou non telle ou telle scène, de même les différents héros de cette histoire, sauf Dominique cependant, changent de caractère, de tempérament ou de comportement à la volonté de l'auteur. Il en résulte un manque d'unité fort préjudiciable à l'ensemble. Il en résulte surtout un manque total d'émotion.

La mise en scène de Marcel Carné est pleine

de talent. Sa lenteur même n'est pas un défaut puisque le réalisateur sait l'entretenir richement. Le défaut, c'est que rien n'y est médiéval, que rien n'y est méphistophélique.

La distribution souffre, elle aussi d'un mal sérieux. Il était difficile pour une artiste comme Arletty d'apparaître dans un rôle moyenâgeux étant donné sa personnalité trop caractéristique, trop particulière, pour que ça ait l'air vrai. Physiquement, elle est admirable. Son visage comme sa ligne sont étonnamment purs. Mais quand elle parle, elle a forcément la voix d'Arletty.

Cette impression est plus nette encore en ce qui concerne Jules Berry. Un diable ayant la voix, les gestes, l'allure, le nez de Jules Berry n'a pas l'air d'un vrai diable. Dès lors, on ne peut le prendre au sérieux. Et pourtant, ces deux artistes ne se privent pas de dépenser leur talent.

Fernand Ledoux ne s'en prive pas non plus. Mais comment voir en lui un grand seigneur qui tout à l'heure devra saisir sa lourde épée pour affronter et vaincre un rival dangereux. Il semble plus épris de ses pantoufles que de son armure, plus près du roi d'Yvetot que de Du Guesclin.

Marie Déa se bat avec un personnage inconsistant et qui répète vingt fois la même chose: « Puisque je l'aime, puisque nous nous aimons, puisqu'il m'aime... » Révélation, Alain Cuny? Non. Ce n'est pas encore ça. Mais lui aussi est aux prises avec un rôle changeant comme un ciel d'automne. Le meilleur est peut-être Marcel Herrand, qui est entré résolument et fort adroitement dans le plan de son antipathique personnage.

LA CROISÉE DES CHEMINS

Le film a été tiré d'un roman d'Henry Bordeaux. André Berthomieu l'a mis en scène et Pierre Richard-Willm, Joseph Day, Madeleine Robinson en ont joué les principaux rôles.

Cela donne un film d'une qualité ou d'un manque de qualité qui a ses amateurs.

(Photos Discina, Fidès et S.N.E.G.)



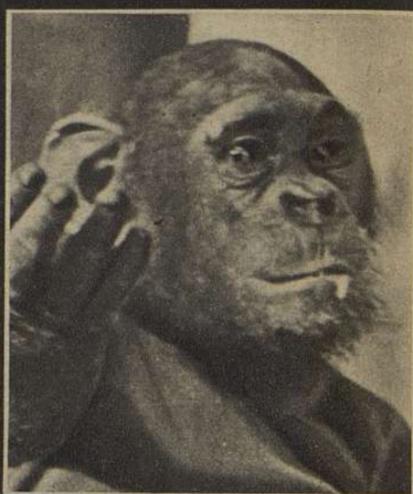
P.-R. Willm, le voyageur dans La Croisée des Chemins, dit adieu à la terre natale...

L'ANIMAL que je porte en moi



**MICHEL SIMON
GORILLE
OU CHIMPANZÉ ?**

Il ressemble à un singe. Grand nombre de philosophes prétendent que l'homme descend du singe et ne songent pas à en rougir. Nous non plus, d'ailleurs. Mais Michel Simon encore moins que nous... Il ne déteste pas les singes... Nous savons qu'il en élève deux dans son parc... De plus, il est fort comme un gorille ! Il a vite fait d'escalader un chêne, de porter à bout de bras un poids de 20 kilos, et de parcourir un cent mètres. C'est un athlète.



**YVETTE LEBON
PAS UN
DIABLE, UN
CHAT.**

La charmante artiste a des yeux de chat, légèrement taillés en amande. La pupille profonde

et veloutée qui fait le charme du regard félin. Elle aurait facilement le caractère patte de velours, avec la griffe terrible, quand elle s'en sert. Mais elle s'en sert peu... Tout son pouvoir est dans ses yeux. Qui ne s'est laissé prendre au charme de son regard, tour à tour câlin, espiègle, sensuel et fascinant.



**FERNAND LEDOUX
UN DOGUE**

Grave, calme, rond de visage, avec deux rides profondes, comme des virgules de chaque côté de la bouche... Son nez, pointu comme un crayon trop taillé,

s'échappe de ses joues. On dirait parfois un poisson-lune qui raconte des histoires humoristiques. Il ne rit jamais. S'il n'est pas tout à fait poisson, il est lunaire et lunatique... La rêverie est son grand passe-temps. Mais il tient surtout du doque... Avec cette différence qu'il n'aboie pas et ne porte pas un collier.



**FERNANDEL
TIENT DU
CHEVAL**

Il ne rue pas. Il parle avec l'accent de Marseille et rit facilement. Il n'a rien du cheval et pourtant... quand il rit justement de toutes ses mâchoires. Les belles dents blanches... On les compterait jusqu'aux plus reculées. Ça fait une bien longue mâchoire... Quelque chose de très chevalin. Le cheval est la plus belle conquête de l'homme, Fernandel... Non, c'est lui qui a conquis le parterre des cinémas... et au Son rire a fait son succès. Sans son rire, y aurait-il encore un Fernandel...

**LOUISE
CARLETTI
OSONS-
NOUS DIRE
PÉKINOIS ?**

Elle a la taille d'une souris, c'est du reste pour quoi on la remarque. Jamais elle ne pourra se vanter de passer inaperçue... Quand on examine son profil... d'un peu loin et avec des yeux comme on doit en avoir dans notre petit jeu, on la comprendrait bien à un pékinois... Elle n'a pas de nez et entretient une longue chevelure blonde et rebelle. Mais chez elle, c'est une expression fugitive... Tout d'un coup, elle perd la ressemblance... pour montrer un visage angélique...

**P.-R. WILLM
APOCALYPTIQUE**

possède dans le nez, la bouche et les yeux les caractéristiques de l'aigle.

Yeux percants, lèvres minces et parfois cruelles, nez en bec... De nature, il est distant et il vit solitaire.

Au premier regard, il n'est peut-être pas très élégant de comparer nos vedettes à des animaux. On vaudra bien nous pardonner ce jeu qui, considéré du bon côté, n'offre rien d'insultant, même lorsque nous rapprochons Edith Piaf, quand elle chante, d'un crapaud prêt à sauter sur les premiers rangs du public... les deux mains en croix, les jambes détendues... Elle chante... Un croassement qui envoûte, qui charme... C'est sa chanson qui a passé la rampe... le crapaud est resté sur la scène, on ne l'attrapé jamais...
Notre jeu... c'est une fantasmagorie... Nous pourrions le prolonger : Jean Chevrier ressemble à... un taureau romain ; Jany Holt, à une belette fûtée ; Le Vigan à un renard pris au piège...
C'est un fait remarquable que certains traits du visage humain, certaines lignes et nuances, vus sous un angle particulier, évoquent le dessin de têtes d'animaux. Une personne ressemble à une poule : quand elle parle on dirait qu'elle picore. Assise, on la voit pondre.

(Photos Harcourt et Archives.)

MARIA HOLST

reine d'opérette



La sensibilité de Maria Holst est proverbiale. On en découvre le reflet dans la plus intime de ses expressions. Son jeu est d'une richesse infinie. Il dégage, au sens le moins éffrité du mot, une féminité qui transporte le public d'enthousiasme. Car, chez elle, — qui est née à Schönbrunn, — au caractère viennois se mêlent des éléments nordiques. Sa mère est en effet Norvégienne ; c'est une descendante du grand poète Kurt Hansen. Pour cette raison sans doute et peut-être pour perpétuer la tradition, Maria, grande sentimentale, fait des vers à ses heures de loisirs.

Maria Holst commença à travailler la comédie et le chant à Paris. Et, comme rien ne ressemble plus aux qualités respectives de la Parisienne que l'esprit et le goût et le chic de la Viennoise... Voilà pourquoi la charmante Maria a su conquérir en deux films (« Opérette » et « Sang viennois ») le cœur des Parisiens. Willy Forst, « l'homme qui sait voir », a d'ailleurs tellement bien compris le talent et l'attrance naturelle de la brune artiste qu'il l'a engagée pour deux autres films, où nous la retrouverons encore dans un tourbillon de valses « Reine de l'opérette viennoise ».

Jean GEBE.

Sang Viennois



Le grand bal de la Cour réunit à nouveau le comte Wolkerstein et Liesl.

Vienne est en fête. Toutes les Cours d'Europe ont délégué vers le Congrès leurs ministres plénipotentiaires, leurs ambassadeurs et même de nombreux souverains. Depuis deux jours, un défilé ininterrompu parcourt la ville, sous les acclamations et les chants. Vienne la joyeuse n'a jamais si bien mérité son titre.

Cela ne va pas sans surprendre le grave comte Georges Wolkerstein, envoyé d'une principauté nordique, mais sa femme, la comtesse Mélanie, originaire de Vienne, retrouve avec plaisir sa ville natale et voudrait faire partager son enthousiasme à son austère époux...

Dépendant, au palais de la princesse Auersbach où doit s'installer le couple Wolkerstein, Knopfel, chef du personnel, a préparé une réception digne des hôtes attendus : un chœur doit faire accueil aux arrivants... Hélas, le valet de chambre Jean, venu avant son maître, est le bénéficiaire de ce bel effort vocal, à la grande colère de Knopfel qui ne tarde pas à apprendre sa méprise !

Le premier contact entre les deux intendants est de ce fait assez bruyant, chacun tenant à défendre ses prérogatives. Pendant ce temps, le comte et la comtesse font une entrée discrète et Knopfel a tout juste le temps de regrouper sa chorale détalante !

Sans perdre de temps, Georges se met au travail. Il a apporté à Vienne de nombreux dossiers et préparé un beau discours pour le Congrès. Mais il s'aperçoit bientôt qu'il lui sera impossible de travailler dans une ville toute retentissante de chants et de fanfares. Son humeur s'en ressent et quand il apprend que sa femme est déjà en train de répéter le nouveau pas de valse, sa colère éclate, les propos s'enveniment et les deux époux se brouillent pour de bon...

Excités dans leurs ressentiments par leurs domestiques ennemis, ils restent sur leurs positions : Madame quitte le palais pour aller retrouver la princesse Auersbach à Baden.

Monsieur se plonge dans ses dossiers et commence ses visites diplomatiques. Il se rend ainsi bientôt compte que le Congrès est décidément fort loin de ce qu'il imaginait. On semble surtout se soucier de composer de fastueux ballets et de répéter des valses brillantes. Metternich lui-même

(Photos Tobis.)



organise les fêtes. Il conseille fortement au comte d'apprendre la valse sans tarder, s'il veut réussir au Congrès.

Heureusement pour lui, Wolkerstein sera aidé dans cette tâche par Liesl, une jeune danseuse dont il tombe bientôt amoureux. C'est une fille charmante, mais un peu vulgaire et souvent encombrante. Ne va-t-elle pas jusqu'à relancer le comte chez lui, l'obligeant à la présenter comme étant sa femme, au ministre de la Cour...

Mais la véritable comtesse s'ennuie bientôt à Baden. Suivant les conseils de la princesse, elle rentre avec celle-ci au domicile conjugal où l'atmosphère semble toute différente. Précisément, ce même soir doit avoir lieu le grand bal de la cour. Wolkerstein s'y rendra seul en prétextant une conférence tardive. Il doit retrouver là-bas sa jeune amie Liesl...

Or, toujours sous l'inspiration de la princesse et en sa compagnie, Mélanie, elle aussi, ira au bal, incognito. L'inévitable se produit : les deux époux se reconnaissent et, pour se venger, la comtesse accepte l'invitation à souper que vient lui faire le prince héritier Louis de Bavière, l'un des personnages les plus influents du Congrès.

Apprenant que le comte est également présent, le Prince de Bavière le fait inviter à sa table avec sa compagne qui passe toujours pour son épouse légitime. Mélanie ne serait donc pas la véritable femme du comte ? Ainsi tout au moins l'imagine le prince...

Ce quiproquo se dénouera pourtant, la meilleure façon, grâce à l'entrain des deux jeunes femmes, à la fièvre de la valse, à la gaieté viennoise. Mais le comte est inquiet car le prince semble fort épris de la jeune femme. Il rentre seul au palais pour y trouver ses deux domestiques, Knopfel et Jean, dans un état d'ébriété assez marqué.

Le lendemain matin, une mauvaise nouvelle accable à nouveau le comte : la Principauté dont il est le représentant doit être rattachée à la Bavière. Mais l'amitié du Prince Louis, qui a compris la véritable identité de Mélanie, permettra à Wolkerstein de sauver son petit pays et les époux réconciliés connaîtront un regain de tendresse.

Jean DORVANNE.

Knopfel et Jean ont une manière à eux de nettoyer la bibliothèque.

Le comte Georges et la comtesse ont enfin retrouvé le bonheur...





Comme un essai... chantant...

Moulin de Daudet, — le taux, celui qu'entretient à grands frais le Syndicat d'Initiative, — la montagne où les Baux surgissent du rocher, les garennes du Paradou et de Maussano, sous l'éclatante splendeur de l'astre méridional. Car, là-bas, autant vous l'avouer, c'est encore l'été doré et magnifique, sur les dernières vendanges.

Et voici le domaine de Servanne, que Pierre Blanchar a élu pour le lieu de son film. Soufflant, ahanant au long d'un raidillon aux traîtres cailloux, le camion y a débarqué, non sans peine, ses voyageurs fardés de poussière sur le fond de teint. Vercingétorix et son gazogène ont, depuis l'aube, renoncé à la randonnée, Dieu merci !

On tourne, Pierre Blanchar, s'étant donné à lui-même les indications préliminaires, reprend sa scène de l'arrivée, dans l'allée aux grands arbres. Plus loin, Suzy Carrier, en maillot de bain, tête du bout des orteils l'eau du canal seigneurial endormi au pied de la résidence aux volets bleus.

Elle s'y est baignée sans l'appréhension des anguilles ce jour-là.

Et le soir, tout le monde s'est retrouvé sur les gradins des antiques arènes, devant une course aux flambeaux digne, elle aussi, d'être filmée ; elle se termina de façon épique par l'exhibition d'un fier taureau camarguais, qui rêvait au clair de lune, absolument dépourvu de toute ardeur combattive, au point qu'il fallut six hommes, cramponnés tant aux cornes qu'à la queue, pour l'expulser de la lice où il donnait le spectacle de son indignité, sous les huées de la plèbe ivre de dépit sanguinaire.

La plus belle galéjade artésienne de l'an 1942.

RENE PERNOUD.



Pierre Blanchar ; un nouveau metteur en scène.



On tourne en extérieurs : artistes et techniciens prennent le départ.

Suzy Carrier et Gilbert Gil ont-ils choisi ce domaine aérien pour échanger leurs " secrets " ?

UNE journée en Provence avec Pierre Blanchar, qui fait ses débuts de metteur en scène.

— Patron, c'est encore Vercingétorix...
— Qu'est-ce qu'il a fait, le bougre ?
— Eh bien, voilà : son gazogène ne marche plus, parce qu'on ne trouve pas d'allumettes en Arles. Et, de toute façon, la voiture ne peut pas monter les côtes.

— Ça ne m'étonne pas. Mais il ne manquait plus que ça ! Nous voilà bien lotis pour tourner demain ! Appelez-moi tout de suite ce Vercingétorix, que je lui tanne les côtes !

Et Christian Stengel se lève de sa chaise, à la terrasse du café Malarthe, pour aller tracter Vercingétorix au téléphone. Il faut dire que Stengel, avec la troupe de Pierre Blanchar, demeure présentement à l'hôtel Jules César, ce qui explique cet antagonisme historique.

Vercingétorix, c'est le chauffeur, ainsi nommé à cause de ses moustaches outrageusement gauloises. Sa voiture à gazogène a pour mission de mener chaque jour Pierre Blanchar au manoir provençal où il met en scène, pour la première fois dans sa carrière, un scénario extrait d'une nouvelle de Tourguenev : *Un mois à la campagne*.

— Ne vous frottez pas, commente Bernard Zimmer : un roman russe au pied des Alpilles ? Non. Vous savez bien que Tourguenev est le moins slave de tous ses compatriotes, le plus Parisien même, si j'ose dire.

J'ai voyagé, le lendemain, avec les « historiens ». Ils ne chantaient guère, s'étant levés à six heures du matin. Devant l'hôtel, ils se hissaient en hâte dans un camion garni de chaises vertes de bistrot, pêle-mêle, Pierre Blanchar, coudoyant un électricien, en face de Suzy Carrier, blonde, rose et sucrée comme un bonbon fondant, que s'apprêtait à croquer à dents de loup Gilbert Gil. Le matériel avait été entassé, cabin-cabin, contre une rembarde, meurtrissant les omoplates des passagers pressés comme harengs, tanguant et roulant aux cahots de la route. Celle-ci longeait, passé Arles, les coteaux ensoleillés où se profilaient le

Une scène du film avec Marie Déa, Pierre Blanchar, Jacques Dumesnil et Carlettina.



sur les bancs de la communale..

Il existe rue Etienne-Marcel, à Paris — au 29, je crois bien — une école communale de garçons qui ressemblerait à tant d'autres, si une curieuse tour ne la dominait de sa masse noire de siècles.

On nomme cette tour « le donjon de Jean sans Peur ». C'est également aux alentours immédiats de sa base que fut créée la troupe de la Comédie-Française.

Ainsi, à l'emplacement de l'école de la rue Etienne-Marcel naquit la Comédie-Française, et c'est sur les bancs de cette « communale », que s'affirma la vocation d'un des plus grands acteurs de l'écran français, mon cher ami Charles Vanel.

Je revois Charles Vanel, récitant, à l'occasion de quelque fête, parmi les élèves réunis dans le préau, le fameux passage de « L'Expiation » qui débute par l'apostrophe : « Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !... »

Il le déclamaient avec une fougue, une puissance, un art et un métier instinctif.

On devine de quel respect pouvaient l'entourer ses condisciples. Ils le tenaient d'autant plus pour un phénomène qu'il était d'une force physique bien supérieure à la leur.

Il était, au demeurant, sans méchanceté aucune ; sous les dehors un peu rudes qu'il a conservés de nos jours, transparaissait souvent cette sensibilité profonde et délicate dont tremblent ses lèvres de façon si émouvante et qui mouille son regard d'authentiques larmes dans ses « premiers plans ».

Un jour, le directeur de l'école, au cours d'une réunion d'élèves, informa ceux-ci qu'il avait chargé tel instituteur d'un cours supplémentaire et leur demanda, par jeu de bonne humeur, s'il s'en trouvait parmi eux qui désapprouvait son choix.

Dans le silence le plus déférent, la voix bien connue de Vanel éclata soudain :

— Moi, monsieur le directeur !

Et cette voix marquait de façon claire qu'elle n'entendait pas plaisanter.

— Vous, Vanel ? fit le directeur assez interloqué.

— Oui, monsieur le directeur. Je n'approuve pas !

— Ah ! vraiment ! reprit le pédagogue.

Et, dans un sourire plein d'ironie supérieure :

— Auriez-vous des griefs personnels contre M. X... ?

— Non, aucun, répliqua Vanel sans se démonter. Mais M. X... est déjà surchargé de travail et sa santé, qui n'est pas très solide, ne résisterait pas à un supplément d'efforts.

Le visage froncé du directeur se rasséréna. Chacun avait parfaitement senti la compassion sincère sous les façons directes et le ton un peu brusque de Vanel.

Je me suis souvent demandé sur quelles visions s'attardait le regard de Charles qui, maintes fois, durant les classes, s'envolait par la fenêtre. Ressuscitait-il, derrière les chandeliers, en leurs personnalités fameuses, les ancêtres des Comédiens-Français.

Peut-être, le futur grand acteur ignorait-il encore le glorieux passé artistique qui avait vécu là et le glorieux avenir qui s'y était élaboré.

L'amour de son art — l'amour du bien-dire, l'amour du théâtre — était irrésistiblement contagieux. J'admirais Vanel et je m'exerçais secrètement à la déclamation du fameux « Waterloo ».

Un jour, il m'annonça qu'il allait monter une revue entre camarades et me proposa



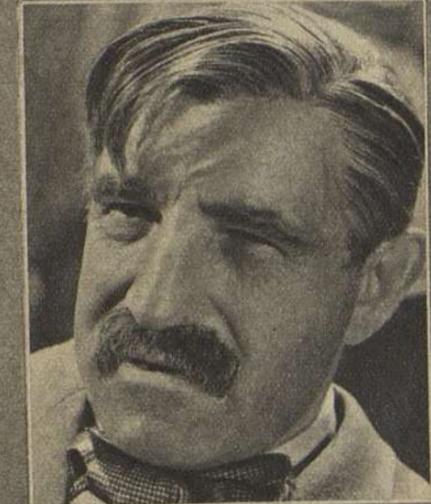
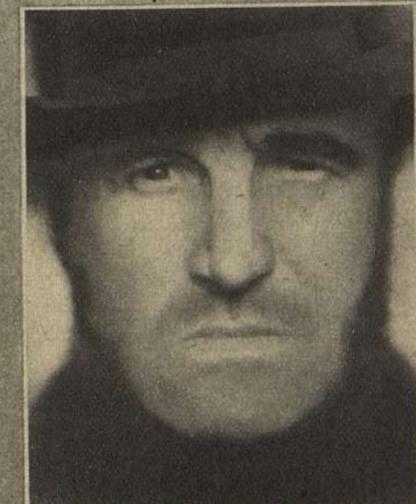
Au temps des Pêcheurs d'Islande.

Voici le policier des Misérables.



En 1923, Vanel jouait déjà les apaches.

Dans les Affaires sont les affaires, enfin.



un rôle. Je dus lui avouer que mon père n'était guère favorable à tout ce qui pouvait me distraire de mes études. Avec son habituelle assurance, Vanel me déclara qu'il se chargeait de fléchir la résistance paternelle, et, à cette fin, se rendit chez moi sans barguigner. Je ne sais comment l'accueillit mon père, pourtant épris de théâtre et auteur dramatique à ses heures. Toujours est-il que l'avocat de ma cause me jura qu'on « ne l'y reprendrait plus ».

Nous passâmes ensemble « l'important » examen du certificat d'études et je vois encore, au moment de l'épreuve de récitation, la jeune fille qui était notre examinatrice, rose d'émotion après l'examen de Vanel. « Vous pourrez faire une brillante carrière d'acteur », dit-elle péremptoirement au robuste garçon.

Je tiendrais, aujourd'hui encore, cette sen-

sible pédagogue pour une prophète remarquable si elle ne m'avait affirmé la même chose ou à peu près.

Après la poursuite de nos études, puis la vie, nous ont, Vanel et moi, séparés de longues années. Nous nous sommes retrouvés en 1923.

Depuis, nous nous rencontrons fréquemment et, chaque fois, le grand artiste m'accueille par ces mots : « Salut, Charles de la rue Etienne-Marcel ! » Ce à quoi je réplique : « Salut Charles de la Tour de Jean sans Peur ! »

Mon Dieu, Charles, où sont-ils ces jours dont notre suprême récompense d'écoliers était une promenade aux Tuileries.

C'était, il y a...
Au fait, j'ai l'impression que c'était hier.
JEAN-CHARLES REYNAUD.

*De la tour de Jean sans Peur à nos jours... ce que c'est loin ! Se m'as-tu rien je te retrouve avec plus de plaisir qu'à ces lointains moments Bien amicalement à toi Jean Charles
— charlvanel —*

Ciné-



Dans ce numéro :

LA PAROLE EST AU PUBLIC

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

Anne Vandène, nouvelle interprète du cinéma français, dont les débuts auprès de Raimu font augurer un magnifique succès, dans *Le Bienfaiteur*, mis en scène par Henri Decoin.

(Photo Harcourt.)

N° 69 - 18 Décembre 1942

